

en toute tranquillité, leur opposant une résistance passive chaque fois qu'ils pouvaient le faire sans danger, ils n'aimaient pas beaucoup ça. Mais lorsqu'on rencontrait une femme du village avec un Fritz, elle le sentait passer du point de vue de l'opinion publique, le boycottage était total. En particulier, la femme d'un petit fermier : le curé y fit même allusion en chaire... Les enfants suivaient la vie du village de très près. C'étaient eux d'habitude qui prévenaient de l'apparition ou de l'approche des Allemands, ils couraient de porte en porte et les annonçaient... Aussitôt, tout se vidait, et c'était à travers des rues désertes que passaient des soldats en promenade, ou en patrouille... Mais le plus souvent, on les voyait en voiture, avant que les habitants aient eu le temps de s'enfermer. A la belle époque, ils fréquentaient les bois, et les enfants ne s'y aventuraient plus, on n'avait pas besoin de le leur interdire, la sainte frousse les faisait rester sagement dans les jardins des maisons. Marie et les enfants, à l'orée des bois, s'enfermaient à double tour tous les soirs, et Martine se morfondait et pâlisait. Les fillettes de l'école brodaient là-dessus, elles s'imaginaient l'apparition des Boches devant la cabane solitaire, le carnage, et elles n'avaient pas tort, sauf que la solitude n'augmentait guère le danger... Bref, Martine n'avait pas à souffrir en classe, on ne la fuyait pas, on ne lui montrait pas d'antipathie... simplement de la voir lire une poésie une seule fois, et la réciter ensuite sans une erreur, ne jamais faire une faute dans la dictée, se rappeler toutes les dates historiques, cela avait quelque chose de confondant qui leur inspirait plus de crainte que d'estime, comme une anomalie.

Et pourtant, ce que Martine apprenait avec cette facilité surprenante ne l'intéressait point. D'une part,